

L'ARCHEVÊQUE MANNING

JUGÉ PAR UN PROTESTANT.

(Traduit textuellement de l'anglais).

(Suite.)

Il devint le chef d'un mouvement dans ce sens. Le mouvement rencontra peu d'appui. L'Evêque de Londres d'alors introduisit bien un bill dans la Chambre des Lords dans le but de législater que dans les questions de doctrine, distinctes des questions de simple loi, la décision finale s'appuierait sur les prélats. Manning se trouvait dans la galerie de la Chambre des Lords le soir de cette mémorable discussion. L'Evêque de Londres échoua complètement. La Chambre des Lords se moqua de la libérale Angleterre tolérant une sorte d'inquisition ecclésiastique. Tout le monde admit l'état anormal dans lequel les choses se trouvaient placées; mais peu en vérité songèrent à voter le dogme de l'infailibilité en faveur des évêques de l'Eglise. Lord Brougham parla contre le bill avec ce que Manning lui-même admit être du gros bon sens anglais. Il dit que la Chambre des Lords par l'intermédiaire de ses *law peers* pouvait décider les questions de simple loi ecclésiastique, et la décision ferait loi et autorité; mais ni les pairs, ni les Evêques pouvaient en Angleterre décider une question de doctrine. Supposons, dit-il, que les Evêques soient également divisés sur une semblable question, où serait la décision alors? Supposons qu'il y ait une petite majorité, qui accepterait une telle décision? Supposons encore qu'il y ait une grande majorité, mais que la minorité renferme les quelques hommes de science, d'habileté et d'autorité, quelle valeur s'attacherait au jugement d'une telle majorité? Le bill avorta complètement. Manning a lui-même décrit avec une candeur et une clarté égales l'effet que le débat eut sur lui. Il suppléa mentalement aux questions de Lord Brougham par une autre. Supposons que les Evêques de l'Eglise d'Angleterre décideraient à l'unanimité sur n'importe quelle doctrine, la décision serait-elle reçue comme infailible? Il fut forcé de répondre: Non. L'Eglise d'Angleterre n'avait pas la prétention d'être le guide spirituel infailible des hommes. Si elle voulait jamais s'arroger une telle prétention, elle serait rejetée avec mépris par l'esprit commun de la nation. Ecoutez combien cette conviction affecta l'homme qui, jusqu'alors, n'avait eu d'autres pensées que les intérêts de l'Eglise d'Angleterre. "A ceux," nous a-t-il dit lui-même, "qui croyaient que Dieu avait établi sur la terre un gardien et un maître de sa foi, cet événement démontra que l'Eglise d'Angleterre ne pouvait être ce gardien et ce maître."

Pendant que Manning était encore incertain sur la résolution qu'il devait prendre, la célèbre "Agression Papale" eut lieu. Le cardinal Wiseman fut envoyé en Angleterre par le Pape, avec le titre d'Archevêque de Westminster. Toute l'Angleterre se courrouça. Le comte Russell écrivit sa fameuse "Durham Letter." Le Lord Chancelier Campbell, à un dîner public dans la ville de Londres, souleva une tempête d'enthousiasme en citant la ligne de Sheakspeare qui déclare que

"Under our feet we'll stamp the cardinal's hat."

Des protestants fanatiques de Stockport maltraitèrent les catholiques romains et saccagèrent leurs maisons; les Irlandais de Birkenhead se vengèrent sur les protestants. Le Gouvernement présenta le Bill sur les "Titres Ecclésiastiques"—mesure défendant sous peine d'amende à aucun prélat catholique de s'appeler archevêque ou évêque d'aucune place en Angleterre. Qu'il soit "Archevêque Wiseman," ou Cardinal Wiseman, Archevêque de Mésopotamie, tant que cela lui plaira—mais pas Archevêque de Westminster ou de Tuam. Le bill fut puissamment, splendidement opposé par Gladstone, Bright et Cobden, sur le large terrain qu'il envahissait les limites de la liberté religieuse; mais il fut passé et devint loi. Là il demeura. Il n'y eût jamais le plus léger essai de le mettre en force. Les prélats catholiques gardèrent les titres que le Pape leur avait donnés; et il ne s'est jamais rencontré de cour, de juge, de magistrat, ou d'homme de police pour les en empêcher ou les punir. Un procédé aussi burlesque et aussi stérile que la passation de cette mesure n'a jamais été connu dans l'Angleterre de nos jours.

Le Cardinal Wiseman était un homme capable et discret. Il était calme, plausible, puissant. Il était très zélé dans la cause de son Eglise, mais il semblait être beaucoup plus homme du monde que Newman ou Manning. Il y avait peu de la hauteur religieuse dans sa manière ou son apparence. Sa corpulence et sa figure enfle suggéraient au premier abord une espèce d'abbé Boniface; il était en réalité, je crois, un ascétique. La corpulence qui semblait le résultat de la bonne chère, n'était que l'effet d'une mauvaise santé. Il avait des manières persuasives et imposantes. Son habileté était singulièrement flexible. Son éloquence était souvent trop pompeuse et fleurie pour un goût pur, mais quand l'occasion le demandait, il pouvait adresser la parole à un auditoire dans le langage du plus simple et du plus pratique bon sens. La même aptitude était évidente dans tout ce qu'il faisait. Il aurait conversé avec un ministre sur un pied de calme égalité, comme si son rang était évident, et il se divertissait à voir jouer une bande de pauvres enfants d'école autour de lui. Il était cosmopolite—Anglais et Irlandais par extraction, Espagnol par naissance, Romain par éducation. Quand il parlait anglais il était exactement ce qu'un majestueux et digne prélat britannique doit être—un John Bull sous tous les rapports. Quand il parlait italien à Rome, il tombait instinctivement dans toutes les singularités d'intonation et de geste qui distinguent le peuple italien de toute autre race. Quand il conversait en espagnol, il se plongeait dans la grave et tant soit peu taciturne dignité d'un vrai Castillan. Tout ceci, je présume, n'était que l'effet de cette flexibilité de tempérament que j'ai essayé de décrire. Je n'avais qu'une légère acquaintance avec le Cardinal Wiseman, et je le peins seulement comme il m'a impressionné, n'ayant pu l'observer qu'accidentellement. Je suis persuadé qu'il était profondément zélé et sincère; le témoignage de plusieurs personnes que je connais et qui le connaissent bien, me porte à cette conviction. Mais telle n'est pas l'impression qu'il aurait laissée à une simple connaissance. Il semblait plutôt un personnage qui pouvait, pour un motif qu'il croyait grand, être toutes choses à tous les hommes. Il m'impressionna d'une manière toute différente de celle dont j'ai été impressionné par John Henry Newman ou Manning. Il nous rappelait quelque grand, capable, mondain, sage et astucieux Prince de l'Eglise des autres générations, plus politique que prêtre, plus apte à soutenir et versé à défendre le pouvoir temporel de la Papauté qu'à illustrer sa haute influence spirituelle.

(A continuer.)

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

Et cette idée erronée, ajouta le Capitaine B., est le plus souvent formulée par ceux qui ne veulent pas se donner le trouble d'essayer la culture des arbres fruitiers et qui sont bien aises d'apporter une excuse à leur esprit de routine. Je ne conseillerais à personne d'encourir de fortes dépenses sans avoir d'abord fait un petit essai: la plantation d'une dizaine d'arbres ne coûterait qu'une bagatelle et permettrait néanmoins de constater la possibilité de réussir avec un plus grand nombre. Le cultivateur prudent doit toujours éviter de se lancer trop vite dans une entreprise nouvelle; jamais il ne doit oublier qu'*aller lentement c'est aller sûrement*.

Voici la théorie que j'ai adoptée touchant la culture du pommier. Comme il réussit bien dans les régions montagneuses de notre Province, on doit en conclure que ces régions offrent des avantages spéciaux qui manquent aux terres fortes et basses. En effet ces dernières ont un sous-sol généralement humide et glaiseux, et d'un autre côté les vents, ne rencontrant aucun obstacle sur notre vaste plaine, nuisent beaucoup par leur violence à la bonne végétation des arbres fruitiers. Les terres hautes et accidentées présentent au contraire mille abris pour protéger les vergers et de plus un sous-sol pierreux et égoutté naturellement. Il faudrait donc procurer à nos terres, par l'art et le travail, ce que la nature leur a refusé. Tel fut le principe qui me guida dans la constitution de mon verger.

Vous avez pu remarquer cette triple rangée de pins, de sapins, et de cèdres qui entoure, comme d'une sorte de mur, l'emplacement occupé par mes pommiers. Ces arbres offrent une protection parfaite contre les vents et en outre, pendant l'hiver lorsque le sol est recouvert de neige, leur verdure forme un agréable contraste et contribue beaucoup à embellir le site de ma résidence. C'est ainsi que je remplace les hauteurs et les forêts des terrains montagneux; il ne reste plus qu'à faire disparaître les inconvénients du sous-sol; voici comment je m'y suis pris pour y arriver.

Je creusai des trous de six pieds de diamètre et trois pieds de demi de profondeur. Au fond de ces trous je mis environ un pied d'épais de petites pierres; sur ce lit pierreux je jetai une couche de bonne terre meuble dans laquelle les racines de mes pommiers furent soigneusement étendues, puis les trous furent remplis avec de la terre également bonne.

Restait encore à drainer le sous-sol: j'ouvris des fossés de quatre pieds de profondeur entre chaque rangée de pommiers; au fond de ces fossés je confectionnai des petits canaux en pierre, je mis un peu de paille sur ces petits canaux et je remplis les fossés avec la terre qui en avait été extraite. Tous ces canaux ont été mis en communication avec un canal principal qui reçoit ainsi les eaux souterraines du verger et les déversement dans une profonde décharge.

Ce drainage m'a donné la plus entière satisfaction. Non seulement mes pommiers ont prospéré, mais encore le sol du verger a par là même acquis un surcroît étonnant de fertilité. Voilà près de 12 ans que mes pommiers sont plantés et tous les ans ils prennent une vigueur nouvelle et augmentent en produit: l'an dernier ils m'ont donné en moyenne chacun quatre minots de beaux fruits. Mais aussi je ne dois pas vous cacher que je ne leur ménage pas ni les soins ni la plus active surveillance. D'abord pas un animal n'est admis à pacager autour des arbres; ensuite j'ai la précaution de les tailler, de les écheniller, et de protéger durant l'hiver leurs racines contre le froid et leur écorce contre les rongeurs. Il ne manque jamais non plus de les arroser pendant les longues sécheresses de l'été.

La moitié des arbres fruitiers qui périssent dans ce pays, succombent bien moins aux mauvaises influences du sol ou du climat, qu'à la négligence de leurs propriétaires. Du moment qu'un jeune plant a repris racine, on se croit dispensé de tout soin pour l'avenir. Voyez dans la plupart de nos jardins, ces arbres difformes, surchargés de branches mortes ou nuisibles et entourés de nombreux rejets qui épuisent inutilement la force nutritive du sol. Si mes pommiers ont aujourd'hui une si belle apparence, c'est dû à ce que je les ai taillés et émondés au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir. J'ai toujours eu soin également de détruire les rejets dès leur première apparition: ces rejets, de même que les herbes que l'on laisse croître auprès des arbres, ont pour effet de favoriser l'approche des mulots en hiver. En tenant le sol libre de toute végétation et en ayant soin de fouler la neige autour du pied de mes pommiers j'ai toujours évité les dégâts de ces animaux. Quant aux chenilles, un des meilleurs moyens de leur faire la guerre est de détruire au commencement de l'hiver les œufs dont on peut alors voir facilement les anneaux au bout des branches. On coupe tout simplement le bout de la branche et on la jette au feu.

Les premières années qui suivirent la plantation de mon verger, le sol fut cultivé en jardinage et le fumier ne lui fut pas ménagé. A présent que le terrain est laissé en prairie, j'ai encore soin d'étendre chaque automne du fumier pourri au pied des arbres; mais j'évite d'amasser ce fumier près du tronc comme cela se pratique trop souvent, et je couvre tout l'espace occupé par les racines.

Enfin, comme tout le reste, la culture du pommier demande de l'étude et de l'observation. Ceux qui ont horreur des livres, ne doivent pas espérer réussir avec un verger. Je dois beaucoup de mes notions aux expériences que j'ai faites, et j'ai même beaucoup appris aux dépens de plusieurs échecs; mais jamais je n'aurais pu arriver aux résultats obtenus sans les auteurs que j'ai étudiés.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

Messieurs les Rédacteurs,

Dans la critique que M. Faucher de St. Maurice a publiée la semaine dernière, intitulée le "Chevalier de Mornac," j'ai relevé une expression que je ne crois pas grammaticale. Cet écrivain dit que l'imagination de M. Marmette nous fait rire à belles dents. Dit-on rire à belles dents? Peut-on rire à belles dents? C'est difficile à croquer. Les spectateurs qui n'avaient pas de belles dents et qui ont ri, n'ont pu rire à belles dents. On dit rire à gorge déployée, à cœur joie, etc., etc.

Mais on dit croquer à belles dents. Le loup croqua à belles dents le petit Chaperon Rouge.

UN RIEUR.

Québec, décembre 1873.

Personne ne devrait être sans le Liquide de Jacobs.

LES NAVIRES GÉANTS.

I.

La construction du Leviathan, et les tentatives faites à plusieurs reprises pour lancer ce colossal navire qui flottait il y a quinze ans sur la Tamise, ont soulevé une importante question d'architecture navale. On s'est demandé si l'Océan, dont les flots se sont tant de fois entr'ouverts pour engloutir de grands vaisseaux, ne pourrait pas être dompté à son tour par des masses flottantes dont le poids et le volume fussent en rapport avec le volume d'eau déplacé. Le problème ne semblait pas insoluble, car dans le rapport du jury de l'exposition universelle relatif à l'art naval, M. le baron de La Roncière le Noury, membre du conseil de l'amirauté en France, disait, en parlant du Leviathan, qui était alors sur le chantier: Le navire que construit M. Scott-Russell sera un grand enseignement. S'il réussit, nous sommes convaincu que, dans peu d'années, on finira par construire des navires tels, que les plus grosses mers ne produiront pas sur eux plus d'effet que les vagues d'une rivière sur un petit bateau à vapeur. Plus de mal de mer, alors. On ne peut plus prévoir dans ce cas, où s'arrêtera en marine la sève surabondante du génie inventif de l'homme." Est-ce à dire que les conceptions grandioses en matière de génie maritime doivent être uniquement attribuées au progrès des temps modernes?

L'ARCHE DE NOÉ.

Si nous remontons au déluge, c'est précisément afin de prouver aux sceptiques détracteurs de la Genèse que l'Arche de Noé n'était pas aussi miraculeuse qu'on le croit. Au dire de Moïse, elle avait 300 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 de creux. La coudée étant d'un pied et demi, ou un demi mètre, l'Arche devait jauger environ 12,000 tonneaux, la moitié à peine du moderne Leviathan.

Pourquoi les architectes qui ont élevé les pyramides d'Egypte, érigé de gigantesques obélisques, suspendu les jardins de Babylone, amoncelé les murailles cyclopéennes, pourquoi ces hommes dont les contemporains avaient fait des héros et des demi dieux, n'auraient-ils pas eux aussi, construit un vaisseau géant? Si l'on recuse à cet égard la tradition biblique, l'antiquité profane nous offre d'autres témoignages non moins dignes de foi.

LE TESSARACONTÈRE.

Callixène, dans son histoire d'Alexandrie, citée par Athénée (Banquet des savants, livre V) donne de curieux détails sur le Tessaracontère de Ptolémée Philopator, qui fut une des merveilles de l'antiquité, et est demeuré un problème archéologique, à cause du dissentiment des savants sur la comparaison des mesures anciennes et modernes. Ce vaisseau géant était long de 230 coudées et large de 38 entre les deux galeries latérales. Jusqu'à l'acrostolion (partie la plus élevée de la poupe, chargée d'ornements) il avait 48 coudées de haut. Il portait quatre gouvernails. Les rames des thranites ou des rameurs supérieurs étaient longues de 38 coudées, et, pour en faciliter le maniement, on avait garni de plomb le manche qui pénétrait dans l'intérieur.

Le Tessaracontère avait deux proues et deux poutes, sept éperons ou rostres, dont l'un avançait au-delà des autres. La hauteur du vaisseau était partagée en douze étages ou galeries tournantes, chacune de 600 coudées de circuit, tout y était dans la plus exacte proportion. Les ornements n'y avaient point été épargnés. On voyait à la poupe et à la proue des figures de 12 coudées; du reste, il n'y avait pas une place qui ne fut couverte de différents desseins modelés en cire de diverses couleurs; le côté intérieur des rames était orné de lierre et de thyrse en relief. La quantité des agrès ou du matériel qu'exigeait ce vaisseau était immense; cependant, il y en avait suffisamment à toutes les parties où les manœuvres l'exigeaient.

Ptolémée fit essayer ce vaisseau avec plus de 3,000 rameurs, 400 matelots exécutaient les manœuvres; outre cela, il y avait 3,850 hommes de guerre sur le pont, sans compter ceux qui étaient aux différents étages afin de pourvoir aux vivres (en tout 8,000 hommes environ d'équipage.)

Comme bien on pense, la grande difficulté, alors comme aujourd'hui, devait être de lancer cette masse énorme. Un Phénicien avait imaginé, pour le mettre à flot le moyen suivant: Il fit creuser près du port d'Alexandrie une fosse profonde de la longueur du vaisseau et poser au fond, de chaque côté, à la hauteur de cinq coudées une bâtisse de pierre très-solide, supportant de grosses poutres qui traversaient la fosse. Il laissa sous ces pièces de bois un espace vide de quatre coudées entre le lit de la fosse; puis, y introduisant l'eau de la mer, il en remplit toute la capacité; de sorte que par ce moyen, les ouvriers pouvaient, en se réunissant en nombre suffisant, y faire entrer le navire. Dès qu'il y était, on fermait l'ouverture de la fosse, on en retirait l'eau avec des machines, et le vaisseau se trouvait en sûreté sur cette espèce de plate-forme que formaient les poutres transversales.

Le Tessaracontère fut lancé en grande solennité aux bruits des trompettes, aux acclamations d'une foule immense.

LE THALAMÈQUE.

Ptolémée Philopator fit aussi construire un grand vaisseau, d'une forme particulière, pour naviguer sur le Nil, et le nomma Thalamègue. Il avait un demi stade de long, et trente coudées dans sa plus grande largeur. Sa hauteur, y compris celle du pavillon, était à peu près de 40 coudées. Il n'avait ni la forme des vaisseaux longs, ni celle des vaisseaux ronds; le fond en était plat et large, à cause du peu de profondeur du fleuve; mais le corps du bâtiment était bombé, et le bordage formait une courbure saillante d'une forme agréable. Au centre du vaisseau étaient des salles à manger, les chambres à coucher, et toutes les commodités dont on avait besoin.

Les compartiments intérieurs, aussi bien que les galeries supérieures, étaient ornés avec un grand luxe. Les portes étaient de bois précieux, incrusté d'ivoire; les colonnes étaient de cyprès, surmonté d'un chapiteau corinthien aussi en ivoire; les architraves étaient d'or massif. On avait ménagé à bord un temple consacré à Venus, une salle bachique, et une grotte ornée des bustes des membres de la famille royale, en marbre de Paros. Enfin un belvédère des plus agréables s'élevait ou s'abaissait à volonté, au moyen de supports mécaniques. Un pavillon de pourpre ombrageait le pont, lors des promenades sur le Nil. Le mâât avait 80 coudées de haut, et portait une voile de bisous dont les cordages latéraux étaient teints en pourpre.

LE SYRACUSAIN OU L'ALEXANDRIN.

Mais le vaisseau le plus célèbre de l'antiquité, par ses dimensions, par le luxe et le confortable de son intérieur, celui